

« LA SUITE DES TEMPS » — 4

FERDINAND LOT

de l'Institut

# LA FRANCE

DES ORIGINES A LA GUERRE

DE CENT ANS



*nrf*

GALLIMARD









Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
*Copyright by Librairie Gallinard, 1918.*

## CHAPITRE PREMIER

# LA FRANCE AVANT LA FRANCE

### LA GAULE INDEPENDANTE

Les écrivains qui ont traité de l'histoire de France n'ont eu longtemps aucune idée de l'origine du pays dont ils avaient la prétention de retracer la destinée. Ils la faisaient naïvement commencer avec un petit chef franc nommé Clovis. Ils se croyaient eux-mêmes des Francs, des « François », comme ils disaient. Les problèmes de géographie, d'ethnographie, de langue, d'institutions, de mœurs, d'économie, qui s'imposent à nous au début de toute entreprise historique, leur échappaient entièrement.

Il n'y a pas beaucoup plus de deux siècles qu'une grande découverte commença à se faire jour. On entrevit, d'abord confusément, puis, au siècle dernier, de plus en plus clairement, que la France avait existé avant la France.

Toutefois, même aujourd'hui, il persiste dans l'esprit d'un grand nombre de nos contemporains d'étranges ignorances. Combien est-il de Français qui se rendent vraiment compte qu'ils ne sont ni Francs ni Latins!

Au début de notre exposé, il importe donc de soulever un certain nombre de questions et d'y répondre.

#### *Le cadre géographique.*

L'histoire de France se déroule dans un cadre géographique qui nous est familier. Les Romains appelaient *Gallia* le pays compris entre les Pyrénées, la Méditerranée, l'Océan, les Alpes et le Rhin. Il leur paraissait aussi bien déterminé par la nature que l'Italie ou l'Espagne.

Il semblerait donc que géographiquement France et Gaule ont dû être termes équivalents, et que le contenu humain qui remplit ce cadre l'ait rempli toujours et jusqu'aux bords. Historiquement il n'est rien de plus faux. Les cadres géographiques et le contenu

ethnique ne coïncident jamais complètement. Même les pays qui paraîtraient voués par leur structure même à l'unité raciale et politique ne l'ont jamais connue dans le passé. Quoi de plus caractéristique que l'Italie, pour ne prendre qu'un exemple. Sa forme semble conditionner l'unité. Or, au point de vue ethnique, c'est le pays le plus composite de l'Europe : pour ne parler que des populations historiquement connues, il a été peuplé de Ligures, d'Ibères, d'Ombro-Latins, de Vénètes, de Messapiens, de Gaulois, enfin de Toscans, peuple venu d'Asie Mineure.

Il en va de même de la Gaule. Les peuples historiques qui nous sont connus pour l'avoir habitée et y avoir laissé des descendants sont, pour l'Antiquité, des Ligures, des Ibères, des Celtes, des Belges, des Grecs, des Romains. D'autre part, l'élément le plus nombreux, les Celtes, a largement dépassé le cadre de la Gaule. Aux v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles avant notre ère, les Celtes occupent l'Espagne du Centre et du Nord, l'Italie du Nord, l'Allemagne occidentale et méridionale, la Bohême et la Moravie, la vallée du Danube jusqu'à son embouchure, enfin les îles Britanniques. Ecrire leur histoire serait donc prodigieusement excéder le cadre de l'histoire de la Gaule.

### *La population et le peuplement.*

Mais, d'autre part, ce serait une autre illusion que d'imaginer au point de vue ethnique la Gaule comme une marqueterie de peuples, comme ce fut le cas de l'Italie avant qu'elle eût passé tout entière sous l'autorité d'un de ses moindres peuples, si l'on considère le territoire qu'il occupait, celui des Latins. Si la Gaule n'apparaît pas habitée par une seule et même population, une des races qui l'occupent, celle des Celtes, prédomine et de beaucoup. Au temps où César en fit la conquête, les Ibères ne s'étendaient pas au nord de la Garonne et n'atteignaient même pas le cours de ce fleuve. Les Ligures étaient confinés entre la Durance et la Méditerranée : encore étaient-ils mêlés de Celtes depuis le vi<sup>e</sup> ou le vii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les Celtes occupaient tout le reste, c'est-à-dire les 11/12 de la superficie de la Gaule (639.000 kil. carrés).

César nous dit, il est vrai, que les Belges, établis entre la Seine et la Marne au Rhin, différaient des Celtes proprement par la langue, et que la plupart se disaient issus des Germains. Il se trompe très certainement et a mal compris les renseignements qu'on lui fournissait : les Belges venaient de Germanie. Ils avaient passé le Rhin vers le iv<sup>e</sup> siècle. La toponymie, l'onomastique, enfin le physique de leurs descendants, les Wallons de Belgique, les Picards, les Champenois, les Lorrains, les gens de l'Île-de-France (à

droite de la Seine) ne laissent aucun doute sur leur celticité. Ils constituaient seulement, avec les Helvètes un peu plus tard, le dernier ban celtique évacuant l'Allemagne, sous la poussée des Germains devenue irrésistible.

Cette constatation est primordiale. Les ancêtres des Français, dans une énorme majorité, constituaient en Gaule une unité ethnique.

Ce fait a été contesté. Il y a environ un demi-siècle, d'ingénieux philologues français ont imaginé, en se fondant sur des suffixes de noms de lieu, que les Ligures avaient d'abord peuplé la majorité de la Gaule. S'ils avaient manié prudemment cette méthode, on eût pu concéder que les Ligures s'étaient étendus à une époque extrêmement reculée au delà des limites où les textes antiques nous les montrent confinés. L'imagination a fait dévier ces savants à tel point que leurs hypothèses sont aujourd'hui déconsidérées.

D'autres ont imaginé que l'arrivée des Celtes en Gaule était relativement récente. Elle se placerait seulement vers le VI<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ils se seraient superposés à des populations antérieures, qu'on qualifie, faute de mieux, de néolithiques. Les Celtes auraient constitué une classe aristocratique de guerriers.

Cette supposition, qui ne s'appuie sur aucun texte, est sans doute le résultat d'une erreur qui persiste encore dans nos manuels, sur le physique des Celtes. Ils auraient été grands, blancs de teint, blonds, comme leurs voisins les Germains. Or les Français modernes ne ressemblent nullement à ce portrait. Ils sont de taille moyenne (la moyenne européenne de 1 m. 65). Les cheveux et les yeux sont généralement bruns; de même leur teint, quoique plus blanc qu'en Italie et en Espagne. Ils ont la tête ronde (brachycéphale) et non allongée (dolichocéphale), comme les Germains, du moins sous l'aspect conventionnel qu'on prête à ces derniers.

La méprise est étrange. D'abord il est ethniquement impossible qu'une aristocratie, même conquérante, conserve un type physique radicalement différent de celui de la masse de la population au bout d'un si grand nombre de siècles. Ensuite le portrait des « Gaulois » est imaginaire. Ni Polybe, qui a vu les Gaulois d'Italie au II<sup>e</sup> siècle, ni César qui a connu chaque jour ceux de la Gaule Transalpine ne font d'allusion à leur physique, chose bien étonnante s'il avait été celui qu'on dépeint de nos jours. Quant aux représentations figurées (statues, bas-reliefs) de l'art hellénique et romain, outre qu'elles ne renseignent pas sur le teint, elles sont conventionnelles et s'appliquent à tous les Barbares indistinctement, Gaulois, Daces, Germains. Il est, par contre, une représentation, celle-là réaliste, au Musée du Capitole, dite le « Gladiateur mourant », qui figure en réalité un guerrier gaulois se perçant de son épée pour ne pas subir l'esclavage. Elle est caractéristique : la tête est celle d'un jeune paysan français. Au reste, des témoignages

assurés prouvent que les Gaulois n'étaient en majorité ni blonds, ni grands. Un auteur grec nous apprend qu'ils obtenaient la couleur blonde, ou plutôt rousse qu'ils affectionnaient pour leur chevelure, au moyen d'une préparation de leur invention : ils n'avaient donc pas cette teinte naturellement. Un empereur fou, Caligula, voulant faire figurer dans une fête triomphale une victoire imaginaire sur des Germains, imagina de prendre des figurants gaulois, mais il dut faire un choix parmi eux pour avoir des gens de taille appropriée.

En vérité, si le Français contemporain veut se représenter l'aspect de ses ancêtres, il n'a qu'à regarder autour de lui ou à se mirer dans la glace.

Non moins hasardé que le portrait conventionnel des Gaulois est l'hypothèse que les Celtes ne seraient entrés en Gaule que vers le VI<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle, alors que commence ce que les préhistoriens appellent la civilisation de la Tène, qui — tous sont d'accord sur ce point — constitue le second « âge du fer » et caractérise le monde celtique. Mais on tombe d'accord aujourd'hui que ce second âge du fer n'a pas brusquement succédé au premier âge du fer, dit de « Hallstadt », mais le continue. Or le premier âge commence vers le X<sup>e</sup> ou le XI<sup>e</sup> siècle. Le monde celtique couvrait alors la majorité de l'Europe centrale, et il n'existe aucune raison pour se refuser à admettre qu'il occupait aussi la Gaule.

La Gaule, terre d'élection pour la culture des céréales, non moins que pour l'élevage du bétail, a dû solliciter les conquérants dès un âge reculé. C'était le passage obligé pour ceux des Celtes qui ont peuplé les Iles Britanniques, et à plus d'une reprise. Or la différence accentuée qui existe entre le celtique de l'Irlande d'une part, le celtique de la Grande-Bretagne et de la Gaule de l'autre, est une preuve certaine d'une scission politique entre Celtes, remontant à une date très lointaine, peut-être quinze ou vingt siècles avant notre ère.

Est-ce à dire qu'il n'ait rien subsisté des populations antérieures ? Il y a quelque chose de séduisant, de touchant, dans la pensée que nous descendons, au moins en partie, des plus anciens habitants de la Gaule, des Aborigènes. La chose n'est pas impossible. Mais n'oublions pas que, trop souvent, les Barbares procédaient au refoulement, ou à l'extermination des indigènes dont ils prenaient la place. Ainsi ont fait les Germains à l'égard des autres Barbares. Ce qu'on connaît de la sauvagerie et de la cruauté des Celtes de l'Antiquité fait craindre qu'ils n'aient agi de même.

Au reste, le problème peut ne pas exister. Les Celtes ont pu être fixés en Gaule de toute antiquité : en ce cas, ils se confondraient avec les mystérieux « Néolithiques ».

Ce qui demeure des observations qui précèdent, c'est cette constatation primordiale : l'immense majorité des habitants de la Gaule

appartient à une seule race, la race celtique. Par « race », il ne faut pas entendre une race « pure » — elle n'existe nulle part — mais un ensemble de traits physiques qui, en dépit d'innombrables variétés et sous-variétés, distingue une masse d'hommes des masses voisines. Les Gaulois, comme les Français actuels, se ressemblaient plus entre eux qu'ils ne ressemblaient aux Italiens (au sud du Pô), aux Ibères, aux Germains; ou, si l'on préfère, ils différaient moins entre eux qu'ils ne différaient de leurs voisins. Les apports subséquents, comme nous verrons, ne modifièrent pas sensiblement la composition ethnique du peuple français, du moins à l'ouest et au sud d'une ligne allant des Vosges à Liège et de Liège à Calais.

Sans doute tenons-nous la clef du problème de cette unité française, qui ne se manifestera qu'à une époque tardive. Les Français du moyen âge se détestèrent de province à province et se combattirent furieusement. Puis, à mesure que les vicissitudes historiques auront réuni ces provinces antagonistes sous une même autorité, le rapprochement s'opérera, non instantanément certes, mais sensiblement plus vite que dans les pays voisins. Les gens des diverses régions apercevront entre eux des ressemblances que voilaient les luttes de leurs princes et comprendront qu'ils sont plus proches les uns des autres qu'ils ne croyaient. Ce grand fait ne pourrait s'expliquer sans un même substrat ethnique. Si la Gaule avait été peuplée par un nombre sensiblement égal de Celtes, d'Ibères, de Ligures, de Romains, de Germains, l'existence même d'une histoire de France eût été impensable.

### *L'unité politique de la Gaule.*

Une unité ethnique n'implique nullement une unité politique, pas plus que l'unité politique n'implique l'unité ethnique.

La Gaule, dès qu'elle affleure à l'histoire, apparaît divisée en un grand nombre de peuples.

On devine que leur nombre (soixante pour la Gaule « chevelue » au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère) avait été moindre jadis. Les Volkes établis, les uns à Toulouse, d'autres à Nîmes, avec ceux qui restaient en Allemagne ou étaient établis en Asie Mineure, avaient certainement formé un très grand peuple deux ou trois siècles auparavant. Les Boies, dont quelques traces subsistaient autour de Bordeaux et entre la Loire et l'Allier (?), avaient dominé un instant en Allemagne. Leur gros occupait encore le quadrilatère qui a gardé leur nom : Bohême (Boi-hemum). Les Aulerkes du Nord-Ouest, avant d'être cassés en quatre morceaux, avaient formé une unité. Parmi les Belges, de même. Néanmoins, si haut qu'on remonte même en imagination, les Celtes ne semblent pas avoir

jamais formé, pas plus que les Germains, les Slaves, les Finnois, un seul peuple.

A défaut d'unité politique, il y a eu chez les Celtes, du moins ceux de Gaule et de Grande-Bretagne, un vif sentiment de communauté ethnique, religieuse, morale. Entre les nobles de tous les peuples gaulois il y a droit de mariage. Ils se disent « proches », « consanguins ». Ils ont des traditions communes sous forme de récits où sont racontés les exploits des ancêtres. Ils sont fiers de leur renommée de vaillance. Religieusement ils ont un sanctuaire commun, dans le pays des Carnutes, en Orléanais, et le sanctuaire est considéré comme le centre géographique, l'ombilic, de la Gaule, ce qui est vrai si l'Aquitaine ibérique en est exclue. Là les prêtres gaulois, les *druïdes*, se réunissent chaque année et prononcent leurs jugements, car on vient à eux de toutes parts. L'unité n'est donc pas seulement religieuse, elle est d'ordre moral, car ces jugements ne peuvent être que des arbitrages. Il y a donc eu une celticité, analogue à l'hellénisme des Etats grecs.

L'apogée du monde celtique se place aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Maîtres de la Gaule et des Iles Britanniques, les Celtes dominent la moitié de l'Espagne, le tiers de l'Italie, la majeure partie de l'Allemagne actuelle, la vallée du Danube jusqu'à l'embouchure. Ils vont même jusqu'aux bouches du Dniester. Ils fondent un Etat en Asie Mineure.

La ruine vint rapidement. Les successeurs d'Alexandre les matent en Orient. Dans l'Europe centrale, les Celtes reculent sans cesse devant les Daces, les Illyriens, les Germains. La conquête romaine anéantit leur domination dans la vallée du Pô et en Espagne. Au I<sup>er</sup> siècle si les débris des Volkes, des Boies avec les Helvètes, se maintiennent péniblement en Allemagne, la masse des Celtes continentaux est désormais confinée en Gaule. La Gaule est le refuge et le centre du monde celtique.

Dans la Gaule même la décadence se prépare. Les divers peuples luttent furieusement pour l'hégémonie. Elle passe au I<sup>er</sup> siècle des Bituriges aux Arvernes. Ceux-ci commandaient alors à tous les peuples de la Celtique, de l'Océan aux Alpes. Leurs rois déploient un faste extrême et leur orgueil s'exalte. Cette grandeur s'effondre en un instant. Marseille, menacée par des tribus ligures et celtiques, avait appelé Rome à son secours. Ce fut un prétexte pour Rome de commencer la conquête du pays. Le roi des Arvernes, Bituitos, appelé par ses clients les Allobroges (habitants la région entre le Rhône, la Drôme, le Léman et les Alpes), voulut tenir tête aux Romains. Il fut battu sur le Rhône, puis fait prisonnier par trahison (121). La région comprise entre les Alpes et le Rhône, puis entre ce fleuve et les Pyrénées et le cours majeur de la Garonne, tomba au pouvoir de Rome. L'hégémonie des Arvernes était brisée. Leurs rivaux, les Hédues d'entre Saône et Loire, avaient conclu

avec Rome une alliance. Elle témoigne des rivalités et des haines inexpiables qui séparaient les peuples celtiques.

Il est probable que la chute de l'empire arverne explique le succès de la première des grandes invasions germaniques en Gaule, celle des Cimbres et des Teutons, qui commença vers l'an 109. Si les Belges parvinrent à contenir les Barbares, les Celtes furent incapables de leur résister en rase campagne et durent s'enfermer dans leurs forteresses. La délivrance vint de l'armée romaine de Marius, qui écrasa les Teutons sous Aix-en-Provence (102), puis les Cimbres, auxquels s'étaient jointes deux tribus helvétiques, à Verceil (101). Mauvais présage! Délogés de l'Europe centrale, les Celtes sont menacés d'être envahis par les Germains dans leur asile même, la Gaule.

### *Perte de l'indépendance.*

L'invasion cimbro-teutonique n'était que le premier épisode des convulsions ethniques qui agitaient la Germanie. Une forte partie de la grande confédération des Suèves quittait les bords du Havel et de la Sprée pour gagner le Rhin. Vers l'an 70, les émigrants furent amalgamés par la forte personnalité d'Arioviste. Plus que jamais le monde celtique était menacé par l'éveil du monde germanique. Ses divisions le livraient à l'ennemi. Le peuple des Séquanes, établi dans le Jura et la Haute Alsace, s'estimait opprimé par les Hédues (d'entre Saône et Loire). Les Séquanes étaient les « clients » des Arvernes, mais comme on vient de voir, l'hégémonie de ceux-ci avait disparu en 121. Les Séquanes eurent l'idée funeste d'appeler à leur aide Arioviste. Dans une bataille livrée en une localité dite *Admagetobriga*, les Hédues furent écrasés et perdirent la plus grande partie de leur « Sénat ». Les Séquanes ne gagnèrent rien à leur victoire : ils durent livrer à leurs terribles auxiliaires le tiers de leur territoire, l'Alsace certainement. De nouveaux venus, les Harudes de la péninsule du Jutland, originaires de Norvège, étant arrivés, Arioviste exigea de ses obligés un nouveau tiers de leur territoire. D'autres Suèves menaçaient les Trévires sur le cours moyen du Rhin, les Usipètes et les Tencières inquiétaient les Ménapes sur le cours inférieur. La conquête de la Gaule par les Germains commençait.

Pour comble de malheur, un grand peuple celtique, les Helvètes, qui avait cru trouver un refuge contre l'attaque des Germains dans le pays compris entre le Rhin, le Jura et les Alpes, se sentant menacé, projetait d'aller s'établir sur la côte de l'Atlantique. La Celtique était incapable de tenir tête à cette double invasion.

Cette menace motiva l'intervention de César, nommé gouverneur

de la Gaule cisalpine. Il s'en prit d'abord aux Helvètes. Ceux-ci, pour gagner la Saintonge qu'ils voulaient occuper, devaient traverser, donc fouler, soit la *Provincia*, qui allait jusqu'à Genève, soit, par le Jura, passer sur le corps des Ambarres de la Saône et des Hédues, alliés de Rome depuis l'an 121. Une seule rencontre suffit pour obliger les émigrants à rentrer en Helvétie (an 58).

Restait Arioviste. César prétend que ce fut à la supplication même des peuples de la Celtique qu'il se décida à attaquer le chef des Suèves. Malgré ses rodomontades, Arioviste fut vaincu par César dans la Haute Alsace et mis en fuite (14 septembre 58). Le vainqueur laissa cependant une partie des envahisseurs sur la rive gauche du Rhin, les Tribokes en Basse Alsace, les Némètes et les Vangions autour des villes actuelles de Spire et de Worms. Ces petits peuples se celtisèrent, puis se romanisèrent et ne donnèrent plus d'inquiétude. De même, les Ubies, installés un peu plus tard à l'endroit où s'élèvera Cologne.

Quels étaient les desseins du sauveur de la Celtique? Au lieu de regagner la *Provincia*, il établit son armée chez les Séquanes pour y passer les quartiers d'hiver. Il avait compris que la Gaule, divisée, en proie à des convulsions politiques et sociales, n'était plus dangereuse et il se résolut à en faire la conquête.

Cette conquête demanda environ huit années. César eut à lutter contre les Belges (en 57), les cités armoricaines à la tête desquelles était celle des Vénètes. Après la soumission des peuplades septentrionales belges (Morins et Ménapes), la Gaule parut « pacifiée ». Mais il fallut au conquérant la préserver de nouvelles menaces des Germains (Usipètes, Tenctères, Sicambres, Ubies). Puis, pour couper les liens intimes qui unissaient les Belges de la Gaule et ceux de Bretagne, il entreprit une campagne d'intimidation dans la Grande île (55-54). Mais à son retour, il eut à faire face à un soulèvement belge des Eburons, des Nerves, des Trévires, et dut le réprimer. Les Belges ayant fait appel aux Germains, César passa le Rhin et fit une démonstration contre les Suèves. Au retour, il extermina les Eburons, dont le chef Ambiorix parvint à s'échapper.

Cependant la situation politique ayant rappelé César en Italie, une conjuration se forma en Celtique. Le signal de la révolte fut donné par le massacre des marchands romains installés à *Cenabum* (Orléans). L'âme de la conjuration fut Vercingétorix. Son père, l'Arverne Celtillus, avait aspiré à la royauté sur la Gaule entière et avait péri sur le bûcher, victime de ce mouvement aristocratique qui avait aboli la royauté dans presque toute la Gaule pour lui substituer l'anarchie. Jeune homme, il s'était laissé gagner par le parti romain qui minait la défense. Quand il voulut secouer le joug étranger, il ne rencontra que de l'opposition chez les grands de sa cité et dans sa propre famille et fut chassé. Ses partisans, qui le saluèrent du titre de roi, furent des

gens de la campagne que César traite de misérables et d'aventuriers. Le jeune chef lança des appels à la révolte chez les Sénons, Parisiens, Poitevins, Cahorsins, Tourangeaux, Aulerkes, Limousins, Angevins, et aux « populations de l'Océan » ; il imposa même son autorité par la terreur et força les Bituriges à se joindre à lui. Son bras droit, Luctère, lui gagna les Ruthènes, les Nitiobriges (Agenais), les Gabales (Gévaudan) et, un instant, menaça Narbonne et la *Provincia*.

César quitta l'Italie vers janvier 52 et remonta au Nord jusqu'à Sens. De là, par *Vellaunum* (Villon, près Montargis) il gagna Orléans, seul endroit où il pût trouver un pont sur la Loire. Il le passa, après avoir massacré la population et brûlé la ville, et entra en Berry. La tactique de Vercingétorix était habile, harceler l'armée romaine et lui couper les vivres en dévastant tout sur son passage. S'il l'avait suivie jusqu'au bout, il eût peut-être réussi. Mais il se laissa attendrir par les Bituriges, qui le supplièrent d'épargner *Avaricum* (Bourges), qui passait pour la plus belle ville de la Gaule. Malgré des prodiges de valeur, la ville fut emportée, grâce à l'artillerie (balistique) romaine, et la population massacrée. Vercingétorix dut reculer jusqu'à Gergovie. César crut pouvoir emporter d'assaut la place et échoua. Pour comble de malheur, les Hédues, jusqu'alors fidèles, indispensables alliés en raison des secours en vivres qu'ils fournissaient aux armées romaines, firent défection. C'est dans leur capitale, le Mont-Beuvray (*Bibracte*), que se tint l'assemblée qui unit les délégués de la Gaule entière, exception faite des Rèmes, Lingons et Trévires qui gardèrent la neutralité. Les Séquanais eux-mêmes se joignirent à Vercingétorix.

Pendant ce temps, Labiénus avec quatre légions était demeuré à *Agedincum* (Sens). La petite cité des Parisiens, Lutèce, dans une île de la Seine, était une position stratégique importante. Le Romain voulut l'occuper. Elle était défendue par des contingents gaulois sous le commandement de l'Aulerke Camulogène. Après avoir inutilement tenté de franchir la Seine vers son confluent avec l'Esnonne (près de Corbeil), Labiénus réussit à passer de la rive droite sur la rive gauche en aval de Lutèce, et à tuer le vieux chef gaulois. Mais Lutèce avait été incendiée par les Gaulois, et les Bellovakes, au Nord, s'agitaient. Labiénus regagna Sens, puis fit sa jonction avec César, revenu d'Auvergne, probablement dans la vallée de l'Yonne (mai 52).

Cependant la *Provincia* était menacée par les cités celtiques voisines. César crut prudent d'y aller chercher une position de repli. L'armée romaine fut rejointe, sans doute dans la plaine de Dijon, par l'armée gauloise. Vercingétorix commit la faute d'engager la bataille. Les Gaulois avaient pleine confiance dans leur cavalerie, la seule arme qui gardait chez eux quelque chose de leur valeur passée. Mais César avait pris la précaution de prendre à

son service des cavaliers germains. Ceux-ci, débouchant par une attaque de flanc, mirent en fuite la cavalerie gauloise. Privée de sa vraie force, l'armée gauloise battit en retraite vers la forteresse d'Alise (*Alesia*) sur le Mont-Auxois. Vercingétorix y mit une garnison d'élite et renvoya la cavalerie avec mission de provoquer un soulèvement général pour venir dégager les assiégés. Mais il commit la faute suprême de s'enfermer dans la place, au lieu de rester en dehors, ce qu'il avait fait devant Gergovie.

Le Mont-Auxois était trop fort pour être enlevé d'assaut. César usa du répit de quelques semaines nécessaire à la réunion de l'armée de secours pour faire exécuter deux lignes parallèles de levées et de tranchées formidables. Les efforts des assiégés et de l'armée de secours se brisèrent contre ces obstacles infranchissables. Vercingétorix dut capituler (septembre 52). Après six années de captivité, il figura dans le cortège triomphal de César, puis eut la tête tranchée.

L'indépendance de la Gaule avait pris fin. Cependant il y eut des peuples qui ne comprirent pas. Parmi eux les Bellovakes (Beauvaisis). Ils se considéraient comme supérieurs aux autres peuples celtes et belges, et capables de tenir tête aux Romains. Ils n'en furent pas moins, eux et leurs alliés, Atrebates (Artois), Ambiens (Amiénois), Caletes (Caux), Veliocasses (Vexin), Aulerkes (Evreux), obligés de se soumettre (printemps de 51).

Des tribus, jusqu'alors presque indifférentes aux soulèvements de leurs patriotes, éprouvèrent le besoin de bouger quand tout était perdu. Ainsi les Andes (Angevins) sous le Dumnacos, les Sénonis sous Drappès, les Cadurkes sous Lucterios. Les débris de ces insurgés s'enfermèrent dans une forteresse du Quercy, *Uxellodunum* (Le Puy d'Issolu). La soif put seule avoir raison de leur résistance. César laissa la vie aux assiégés, mais leur fit couper les mains. Le conquérant parcourut alors la Gaule du nord au midi, puis du midi au nord. C'est seulement quand il se fut rendu compte que rien ne bougeait plus qu'il quitta le pays et rentra en Italie poursuivre le cours de ses destinées (50).

La soumission totale de la Gaule après le départ de César demanda encore un quart de siècle. Les Ibères d'entre Garonne et Pyrénées n'avaient pas pris part aux guerres d'indépendance. Les Belges eux-mêmes n'avaient prêté qu'un maigre concours à Vercingétorix. Ils s'agitèrent quand il fut trop tard. Agrippa, Carinus, Nonius Gallus durent diriger plus d'une expédition contre les Ibères et contre les Belges (Morins et Trévires). Enfin, en l'an 27, Valerius Messala, après sa troisième campagne contre les Ibères, obtint les honneurs du triomphe. Cette année marque vraiment la fin de la conquête romaine. Aussi Octave, qui reçoit le titre d' « auguste », commence-t-il l'organisation réelle du pays au cours de son troisième séjour en « Narbonnaise » et de son quatrième (de 16 à 13).

Les raisons du succès de César dans la conquête de la Gaule ne sont pas difficiles à déterminer. Il n'y eut jamais, sauf en l'an 52, trop tard, de cohésion entre les peuples de la Celtique et de la Belgique. Quantité étaient divisés par des rivalités inexpiables et, parmi eux, certains peuples préféraient la domination étrangère à la prédominance d'un peuple frère, mais rival. Les Hédues, les Rèmes, les Lingons furent fidèles à César. Et puis, dans chaque cité existait un parti romain : le défaitisme se rencontrait dans les têtes du parti aristocratique formant le Sénat. La Gaule, quand César entreprit sa conquête, était, en effet, en proie à des convulsions politiques et sociales qui la déchiraient. La royauté avait été abolie presque partout par une aristocratie opprimant les classes inférieures, écrasées de dettes et réduites presque à l'esclavage. Au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, la Gaule semble comme la préfiguration fantomatique de l'anarchie féodale du x<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'orgueil aveuglait aussi ces peuples, fiers de leur passé. Les Bellovakes, les Trévires, d'autres encore, s'imaginaient qu'ils abattraient à eux seuls les armées romaines. Ils ne se rendaient pas compte de l'infériorité de leurs forces. Depuis que la masse de la population avait cessé de se livrer à des expéditions de conquête et s'était fixée au sol, l'infanterie se composait de paysans de faible valeur guerrière. Comptait surtout au combat la cavalerie, montée par les nobles, mais cette cavalerie ne pouvait faire de charges sérieuses, n'ayant ni selle, ni étriers, ni chevaux ferrés. Elle se trouvait dominée par la cavalerie germanique qui semble avoir été plutôt une infanterie montée. Enfin la supériorité numérique que César attribue à ses ennemis est des plus contestable. Les chiffres que donne le conquérant, même de bonne foi, sont d'une fausseté criante. Deux ou trois exemples : il prétend avoir fait 40.000 victimes à *Avaricum*, et l'emplacement occupé alors par la ville (Bourges) ne peut contenir le quart de ce nombre. Vercingétorix se serait enfermé à Alésia avec 80.000 hommes; or le plateau d'Alise, qui a une centaine d'hectares, ne peut contenir que 25.000 hommes au maximum. Avec les Germains, mêmes exagérations : il chasse en un clin d'œil 400.000 Usipètes!

En dépit de la rapidité de la romanisation, tout sentiment d'indépendance n'était pas éteint dans l'aristocratie. En l'an 21 de notre ère, deux personnages de la noblesse gauloise, l'Hédue Sacrovir et le Trévire Florus, se révoltèrent. En même temps, les Andecaves et les Turons, inertes au siècle précédent, s'agitèrent. Ces insurrections furent aisément étouffées. Ce qu'il en faut retenir, c'est que Sacrovir fut soutenu par les paysans hédues et aussi que les révoltés, portant tous deux le gentilice Julius, avaient servi dans l'armée romaine, étaient « citoyens romains », enfin que Sacrovir souleva les étudiants hédues qui se formaient aux lettres latines aux célèbres écoles d'Autun. Le goût de la civilisation et la romanisation

n'étaient donc pas incompatibles avec un sentiment national gaulois.

Les troubles qui marquèrent la fin du principat de Néron auraient peut-être permis à la Gaule, du moins à la Gaule belge, de reconquérir son indépendance. Quand les débris de l'armée romaine, cantonnés sur le cours inférieur du Rhin, eurent été massacrés, à l'instigation du Batave Civilis, les Belges et même, parmi les Celtes, les Lingons, jadis partisans inébranlables de Rome, se mirent en révolte ouverte. Les chefs, gaulois et germains, portaient des noms romains, servaient dans l'armée romaine, ne concevaient comme forme de gouvernement que l'Empire. Il n'importe : ils retournaient contre Rome les leçons qu'elle leur avait données. Le Trévire Julius Classicus fit jurer à ses soldats fidélité, non à l'Empire romain, mais à l'*Empire des Gaules*. Le vieux rêve d'impérialisme qui hantait les Gaulois depuis Ambigatos n'était donc pas éteint. Même au lendemain de la prise d'Avaricum, Vercingétorix se vantait de créer « une volonté commune de toute la Gaule » ; après quoi, « l'univers entier ne pourra résister » aux Gaulois.

En même temps, le clergé druidique, vu de mauvais œil par Rome, soufflait le feu, prédisait que « l'empire des choses humaines était promis aux nations transalpines », et lançait des prophéties annonçant la fin de la domination étrangère. Parmi les gens des campagnes, on perçoit une agitation. Quelques milliers de paysans se joignirent au Boie visionnaire Mariccos, qui se proclame dieu avec la mission d'affranchir la Gaule.

Le revirement ne tarda pas. Les Rèmes prirent l'initiative d'une sorte de congrès pour décider de la conduite à tenir envers Rome. Le parti de la rupture faiblit. Le chef de l'armée romaine envoyée en Gaule par l'empereur Vespasien pour rétablir la situation, Petilius Céréalis, acheva de disloquer la conjuration. Il montra que la disparition de l'autorité romaine ranimerait entre les cités gauloises les guerres incessantes du passé et risquerait de livrer le pays aux ambitions des Germains. Finalement, seuls les Trévires persistaient dans leur attitude. Ils furent battus et leurs chefs passèrent le Rhin pour chercher un refuge chez les Germains.

L'année 70 marque la fin de l'opposition à l'autorité romaine. Cette date est vraiment fatidique. A partir de ce jour, l'aristocratie gauloise fut entièrement ralliée à l'Empire et se sentit toute romaine. La classe des druides, persécutée, disparut. Quant au peuple, nul ne sait ce qu'il éprouva.

## CHAPITRE II

### LA GAULE ROMAINE

#### *Son unité.*

Le problème qui se pose tout de suite devant nous, c'est de savoir si, conquise, la Gaule a conservé une certaine unité ou si elle n'a été qu'une expression géographique.

Nous avons vu que la Gaule indépendante n'avait pas connu d'unité politique réelle, mais qu'elle avait une sorte d'unité religieuse et juridique, une unité de culture, du moins dans ses parties celtiques, et elles constituaient la grande majorité du pays.

Chaque peuple vivait de sa vie propre et il y avait beaucoup de peuples. En dehors de la *Provincia*, on en comptait une soixantaine. La politique romaine ne chercha nullement à les détruire. Au reste, il fallait se concilier et ceux qui avaient été « alliés du peuple romain » et, parmi les vaincus, ceux dont la puissance réclamait des ménagements. De là le caractère fédératif de l'administration donnée au pays soumis. Les institutions politiques et le droit privé des vaincus furent même respectés en tant qu'ils ne contrariaient pas l'intérêt du vainqueur. Mais, à mesure que les souvenirs de l'indépendance passée s'effaçaient, à mesure que la romanisation gagnait en profondeur, les institutions publiques et le droit privé du vainqueur l'emportèrent. Chaque *civitas* (ce mot s'entend de la peuplade et non de la ville chef-lieu) imite l'organisation d'Italie. À la tête, un Sénat ou *curie*, recruté dans la classe noble ou riche. Comme organes, des *duumvirs* (ou des *quatuorvirs*), sorte de petits consuls, des édiles, des prêteurs. L'autonomie locale se poursuit de la sorte à travers les siècles, et lorsque l'Empire devint chrétien, l'évêché se modela sur la *civitas* et ses limites demeurèrent, dans la majorité des cas, intactes jusqu'en 1790.

Le groupement des *civitates* en provinces (cinq, puis sept, finalement dix-sept) pour les besoins de l'administration (à la tête de chacune fut un *praeses* ou gouverneur) est d'intérêt secondaire et il ne survécut aux invasions que sous sa forme chrétienne, chaque

province ayant constitué une métropole, dite archevêché depuis le IX<sup>e</sup> siècle seulement.

On commettrait cependant une erreur considérable si on s'imaginait que pendant les cinq siècles que dura la domination romaine, la Gaule ne fut qu'une juxtaposition de provinces et de cités. La politique romaine s'appliqua, au contraire, à renforcer son unité, on pourrait même dire à la créer, et cela dans son propre intérêt. Le culte de Rome et d'Auguste fut organisé méthodiquement, non seulement pour chaque cité, mais pour l'ensemble des peuples soumis. Chaque année, les délégués des soixante cités de la Gaule jadis indépendante se réunissaient devant un autel dressé au confluent de la Saône et du Rhône, en vue de la vieille forteresse celtique de *Lugdunum*, devenue colonie : le quartier actuel de Fourvière à Lyon. Ce nouveau centre d'une religion politique fit disparaître le sanctuaire des Carnutes, mais maintint sous une autre forme l'unité spirituelle de la Gaule. En même temps cette assemblée eut quelques prérogatives politiques, celle notamment de pétition à l'empereur et d'accusation contre les gouverneurs.

C'est que, pour les Romains, la Gaule était une individualité géographique. Les mers, les Pyrénées, les Alpes la délimitaient à vue d'œil. Au Nord-Est, le Rhin, qui ne deviendra une artère commerciale et culturelle que fort tard, au moyen âge, était encore considéré comme une barrière contre la Barbarie donnée par la nature. Il ne faut donc pas nous étonner que, même à l'époque romaine, on pourrait dire surtout à l'époque romaine, la Gaule fût regardée comme une unité.

L'administration de ce grand pays (639.000 kilomètres carrés) était lourde. A la fin du III<sup>e</sup> siècle, on eut l'idée de le diviser en deux : une partie méridionale, comprenant la vallée du Rhône et l'Aquitaine (portée jusqu'à la Loire dès Auguste); une partie septentrionale comprenant ce qui restait de la Celtique, la Belgique, les deux marches de Germanie. Chacune de ces deux parties ou *diocèses* fut désignée par sa capitale; la première fut dite *Vienneoise*, la seconde *Lyonnaise*. Mais cette bipartition administrative n'affecte pas l'unité foncière de la Gaule.

D'autre part, elle devint, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, la pièce maîtresse de la défense de l'Empire en Occident, quand celui-ci se fut scindé en deux préfectures du prétoire. La Gaule donna son nom à la « préfecture », qui comprenait, outre ce pays, l'Espagne et la Grande-Bretagne. La présence du préfet, parfois de l'empereur, à Trèves, à portée du Rhin, qu'il fallait défendre des Germains, fit de cette ville la vraie capitale de la Gaule dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle.



**" LA SUITE DES TEMPS "**

**LES CORPORATIONS EN FRANCE  
AVANT 1789**

par ÉMILE COORNAERT

**LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812**

par E. TARLÉ

**1789, L'ANNÉE CRUCIALE**

par FRÉDÉRIC BRAESCH

**LA FRANCE, DES ORIGINES A  
LA GUERRE DE CENT ANS**

par FERDINAND LOT

**LA GUERRE DE SÉCESSION**

par LÉON LEMONNIER

**HISTOIRE DE FRANCE, I et II**

par JACQUES MADAULE

**LA QUERELLE DES  
ARMAGNACS ET DES BOURGUIGNONS**

par JACQUES D'AVOUT

**LE MAROC ANTIQUE**

par JÉRÔME CARCOPINO

**LA RUÉE VERS L'OR EN CALIFORNIE**

par LÉON LEMONNIER

**LA GUERRE DE CENT ANS**

par ÉDOUARD PERROY

**LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE**

**SOUS LE SECOND EMPIRE**

par GEORGES DUVEAU

**HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE**

**I. — Des origines à l'Hégire**

**II. — De 622 après J.-C. à l'époque contemporaine**

par PIERRE DUMOULIN DE LAPLANTE

**LA LUTTE DE CLASSES  
SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE**

Bourgeois et " bras nus " (1793-1797) (2 vol.)

par DANIEL GUÉRIN

**L'AFFAIRE DREYFUS**

par JACQUES KAYSER

**MONSIEUR THIERS ET SON SIÈCLE**

par CHARLES POMARET

**LES MORMONS**

par LÉON LEMONNIER

**LA FORMATION DES ÉTATS-UNIS (1492-1765)**

par LÉON LEMONNIER

**LES JACOBINS NOIRS**

(Toussaint-Louverture et la révolution de  
Saint-Domingue)

par P. I. R. JAMES